

Revue des revues

Laurence Lacour

DANS **CAHIERS JUNGIENS DE PSYCHANALYSE 2018/2 N° 148** , PAGES 193 À 197
ÉDITIONS **CAHIERS JUNGIENS DE PSYCHANALYSE**

ISSN 0984-8207

ISBN 9782915781380

DOI 10.3917/cjung.148.0193

Date de mise en ligne : 14/12/2018

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-cahiers-jungiens-de-psychanalyse-2018-2-page-193?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Cahiers jungiens de psychanalyse.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

REVUE DES REVUES

Outre-Terre, Le nouveau partage (économique) du Monde. Économie et géopolitique 2, numéro 47, Bègles, L'Esprit du temps, Collection Revue Outre-terre, 2016.

Michel Korinman, professeur émérite à l'université Paris-Sorbonne a eu l'excellente idée d'inviter notre collègue Mariette Mignet à publier un article dans la revue *Outre-Terre* qu'il dirige. Cette revue européenne de géopolitique consacrait son numéro 47 à la question des modifications des rapports de force économiques à l'échelle internationale et plus particulièrement à l'étude de l'évolution de la division internationale du travail entre les économies occidentales et les économies dites émergentes.

La revue se compose de quatre parties : trois parties purement économiques : « Les émergents émergent-ils ? », « Recolonisation ou recomposition du Monde ? », « Atouts Monde » et une quatrième partie, « Psychanalyse et Géopolitique », contenant uniquement l'article de Mariette Mignet.

Les questions sont traitées avec une rigueur et une technicité qui permettent d'aborder des problèmes complexes en voyageant, au niveau local, dans les méandres de l'évolution de l'industrie russe, du développement de l'Inde, de la Chine, des responsabilités de la désindustrialisation précoce dans la crise brésilienne actuelle, ou dans l'histoire de la désindustrialisation en Algérie, etc. Et au niveau global, dans des interrogations sur les perdants de la crise au niveau mondial.

Trois articles m'ont particulièrement intéressée et j'en parlerai brièvement avant d'aborder l'article passionnant et éclairant de Mariette Mignet.

Le premier est un article de Joe Studwell : « Du pessimisme en matière d'économie du développement ; et pourquoi les pessimistes ont tort ». L'auteur développe l'idée que les économistes professionnels ont toujours été pessimistes. Il constate qu'ils sont d'ailleurs rarement impliqués dans la résolution des problèmes. Ce pessimisme est contenu dans les fondements même de la pensée économique libérale : l'idée que l'état ne devrait pas interférer dans le marché. Or, indique l'auteur, tous les états ayant réussi à développer leur économie ont à l'inverse, misé sur le développement de l'industrie naissante plutôt que sur la recherche de profit à court terme. Il propose donc de forcer le rythme du développement et de réguler le fonctionnement des marchés financiers en partant du constat que : « Tant qu'on est suffisamment pessimiste quant à la nature de l'être humain et de ses motivations, presque tout est rendu impossible. Le XX^e siècle a produit essentiellement des théories du complot, avec pour effet de saper tout optimisme. Notamment, une théorie du complot capitaliste mondial qui a contribué à diffuser un sentiment d'impuissance parmi les élites des pays en voie de développement ». Joe Studwell se qualifie lui-même d'optimiste sceptique.

Le deuxième article s'intitule « Géopolitique de la connaissance ». Il est écrit par Antonietta Pagano. L'auteure rappelle l'importance accrue du capital humain (compétences et « *know how* ») dans l'innovation et la recherche active de solutions efficaces aux problèmes du monde (épuisement des ressources, crises migratoires, pollution, changement climatique etc.). Elle constate que le

travail qualifié est de plus en plus nécessaire et de moins en moins présent dans certaines parties du monde : dans les régions les plus développées, notamment du fait du vieillissement de la population et dans les pays émergents du fait de l'inadéquation de la formation aux besoins. On assiste, dit-elle, à un grand déséquilibre entre les emplois demandés et les qualifications proposées. La concurrence sur les talents devient donc mondiale (La Chine, l'Inde, mais aussi Singapour et les Émirats arabes unis).

Le dernier article économique que je présenterai brièvement est écrit par Aldo Giannuli : « Le marché des terres rares ». Ce que l'on appelle « terres rares », ce sont les dix-sept éléments qui ont la propriété particulière de dégager un magnétisme résistant aux températures élevées. Ils sont indispensables à toutes les nouvelles technologies : disques durs, lasers, portables, moteurs hybrides, radars etc., mais aussi, et peut-être surtout, « aux nouvelles armes à énergie dirigée ». Ces terres rares, très stratégiques, ne sont pas si rares, environ 100 millions de tonnes, ce qui permet d'envisager de doubler la consommation actuelle pendant encore quatre siècles. Mais leur extraction est de plus en plus coûteuse et leur magnétisme entraîne de graves problèmes sur la santé des mineurs. Ceci avait amené les E.U. à arrêter la production en 2002, pour la reprendre en 2012... 35 à 40 % des ressources se trouvent en Chine, 18 % environ en Russie, 13 % aux E.U. et 5 % en Australie. Mais, en terme concret, la Chine représente aujourd'hui 90 % des ressources. Ce qui a des répercussions évidentes sur les rapports de force économiques, politiques et militaires. Il y a une forte probabilité pour que les terres rares se transforment à l'instar du pétrole, en facteur de plus grande instabilité pour l'ordre mondial.

Si tous les articles sont passionnants, celui que me touche le plus est incontestablement celui de Mariette Mignet, sur un thème aussi rarement traité que fondamental : « Pauvreté, économie et psychanalyse ». La pensée de Jung nous invite fortement à l'ouverture de la psychanalyse au champ social, mais trop peu d'auteurs s'y emploient. L'article de Mariette Mignet est la preuve de l'intérêt de cette démarche. Sa collaboration à cette revue est essentielle.

L'article s'ouvre sur une interrogation majeure : « Comment une conscience humaine évoluée peut-elle se satisfaire d'un monde dans lequel des hommes, des femmes et des enfants meurent de faim ou manquent du minimum vital ? » Question cruciale pour chacun et d'autant plus pour nous, qui cherchons des chemins d'individuation et donc des formes de responsabilités face au monde. Nous qui cherchons à relier le collectif et l'individuel. Mariette Mignet rappelle que cette question est encore plus cruciale à l'heure où l'on pourrait considérer l'économie comme « la nouvelle fabrique du pauvre ». Elle prend en considération les apports de la psychanalyse : les pulsions inconscientes, la haine, la violence et la cruauté, pour proposer une hypothèse bien plus profonde – suivant en cela une réflexion de Majid Rahnema – : « Y aurait-il dans l'âme humaine, un archétype de la pauvreté ? ». Bien plus profonde parce qu'alors, on pourrait interroger les différentes polarités d'action de l'archétype (négatives et positives), socialement et en chaque être humain. Elle s'emploie à déplier ces polarités, entre théorisation, éprouvé, poésie et clinique, mais aussi économie, philosophie et sociologie. Le premier apport de son article est de nous faire entrevoir que penser un phénomène ne peut se restreindre à

un seul champ de recherche. L'ouverture des champs d'exploration ne se situe pas seulement dans le contenu de l'article, la forme elle-même est innovante. Pour nous convier à explorer le champ des éprouvés, elle s'appuie par exemple sur la poésie de Rose, une femme SDF qui a laissé 8 000 pages de carnets. Un long poème relatant son vécu. Rose, qui a fait de sa misère un lieu de créativité. (Rose, *Ma saison humaine*).

À partir de son expérience clinique auprès de familles signalées dans le cadre de la Protection Maternelle et Infantile, elle montre combien l'expérience primaire de la misère non choisie, non consentie, met en place un vécu de privation propice à la paranoïa, une violence souvent retournée contre soi, une haine en alerte ou une soumission inhibitrice. En un mot, des obstacles majeurs aux potentialités du soi. Le complexe de pauvreté dans son expérience primaire avec son corollaire, la honte, est un complexe individuel, familial et parfois social qui provoque l'anéantissement du sujet, du sentiment de soi, du monde intérieur. Les obstacles complexes à la créativité sont, pour les « pauvres en argent », la honte de leurs origines sociales et les angoisses spécifiques qui se rattachent à ce manque d'argent. Mariette Mignet pointe aussi une autre forme de pauvreté : la pauvreté psychique, celle qui touche les plus nantis qui comblent leur vide intérieur par l'accumulation des avoirs jusqu'à « l'obsession pathologique », au détriment de l'humanisation, dans un mouvement de refus de la castration ou du sacrifice.

Explorant l'influence de l'archétype en chacun de nous et les conditions de sa contamination par les conditions sociales, politiques et religieuses générales qui affectent l'inconscient collectif,

Mariette Mignet fait l'hypothèse que l'archétype de la pauvreté est contaminé au point d'avoir rompu la tension des opposés qui permettrait un accès à la créativité. Notamment parce que la pauvreté, qui était valorisée par toutes les grandes religions, est remplacée aujourd'hui dans l'imaginaire moderne par la « misère », bien plus tragique, bien plus stérile et qui n'est vécue actuellement que dans son pôle négatif. Regarder la pauvreté comme un archétype permet de penser son pôle négatif, l'ombre, mais aussi son pôle positif pour tenter de trouver des issues dans le sens d'un devenir « créatif » plutôt que d'un devenir « riche ». Mariette Mignet nous rappelle que la vie simple, pauvre, proche et respectueuse de la nature et faite de relations solidaires, est une expérience humaine archétypique. Penser la pauvreté comme une expérience archétypique ouvre à la vision d'une expérience « qui a ses valeurs aussi bien que ses possibilités de transformation. La créativité ici consiste à échapper aux circuits de la dépendance et de la non-existence. À condition de ne pas avoir dépassé le seuil entre la pauvreté et la misère ». L'archétype peut alors déployer ses aspects positifs : l'archétype du pauvre représentant une richesse intérieure, des qualités de simplicité, de convivialité, de solidarité... Un désir secret de bienheureuse simplicité auprès de proches aimants. Cela ne veut évidemment pas dire que ce soit conscient ni que ce soit à prêcher auprès des gens démunis...

Mariette Mignet s'interroge sur le risque que cet archétype ait pu disparaître de la psyché, à présent que la pauvreté est intégrée consciemment au projet économique... Elle constate qu'aujourd'hui l'expérience de la pauvreté a valeur de non-expérience. Il s'agirait alors dans l'intime de chacun de réactiver cet archétype dans

le sens des potentialités du soi. Une telle réactivation signifierait sur le plan collectif la valorisation des valeurs de partage, de réduction des besoins.

Pour conclure, elle nous invite à regarder comment l'archétype du pauvre invite à un double mouvement : pour le pauvre lui-même, oser prendre sa place, et pour le riche, donner les moyens de la créativité. L'archétype du pauvre représente alors le maillon permettant de devenir créatif face à l'adversité : « Selon notre tempérament ou notre type d'engagement, nous pouvons utiliser la parole, l'action directe ou indirecte, ou la subversion positive pour faire ce que notre cœur de pauvre nous demande de faire », ainsi que l'écrit Majid Rahnema dans son article « Quand la misère chasse la pauvreté ». Dans la recherche de solutions créatives, l'auteure explore deux pistes, celle de l'économiste Amartya Sen qui propose un modèle d'économie plus humaine dans lequel le niveau de vie d'une personne serait estimé en incluant un facteur relatif au fonctionnement humain. Un défi vers une économie plus humaine. Et celle de Jean-Pierre Dupuis qui invite à mettre en œuvre une forme de catastrophisme, non pas comme prophétie de mauvais augure, mais comme une nouvelle éthique : prévoir le pire afin qu'il n'arrive pas. Englober le mal comme un contraire.

Il n'est pas question de résumer cet article passionnant. Parce qu'au-delà même du sujet traité, le propos de Mariette Mignet dévoile comment nos croyances sociales affectent la construction du sentiment d'exister individuel, et comment les mouvements sociaux et les croyances collectives jouent sur l'efficacité des archétypes. Pour découvrir toute la richesse de cet article, je vous invite vivement à le lire dans son intégralité, dans cette revue ou encore dans

sa parution précédente¹, dans les *Cahiers jungiens de psychanalyse*.

Sophie Braun

Rivista di psicologia analitica, Affetti in scena, cinema e psyche, Rome, Nuova serie, n° 44, Vol. 96, 2017.

Ce numéro porte son regard sur le cinéma et invite les différents auteurs à y visiter « l'essence germinative qui anime notre vivre au monde », comme l'énonce Barbara Massimilla dans son éditorial, et que l'artiste, dans sa perception et son intuition, met en scène. Chaque analyste aborde le film qu'il a choisi avec un angle de vue qui lui est propre et j'ai retenu celui de Sabina Traversa pour *Departures*, du japonais Takita Yojiro, sorti en France il y a dix ans.

Daigo, un jeune violoncelliste qui renonce à sa carrière dans laquelle il échoue, décide de quitter Tokyo avec sa femme pour habiter la maison héritée de sa mère dans la province plus tranquille de Yamagata. Il cherche un travail et c'est par un malentendu étrange, une offre d'emploi qu'il croit rédigée par une agence de voyage alors qu'y est spécifiée l'idée d'un accompagnement vers un "dernier voyage", que Daigo rencontre Sasaki dans son petit établissement de pompes funèbres. Ce dernier cherche une aide pour pratiquer le Nokanshi, ce rituel mortuaire ancestral qui, loin de l'agitation moderne et du concrétisme actuel, s'attelle à la cérémonie qui précède la crémation et qui recompose le corps mort.

Le Nokanshi se déroule en présence de la famille. Dans une solennité profonde, le cadavre, recouvert délicatement jusqu'au cou, est lavé, et toujours dans une infinie

1. M. Mignet, « Pauvreté Économie et psychanalyse, Essai », *Cahiers jungiens de psychanalyse*, 2006/3, n° 119-120, p. 125-144.

pudeur, les orifices sont bouchés avec du coton, le corps est revêtu d'un kimono et le visage est maquillé. Chaque geste est lent, précis et habité d'un tel recueillement qu'il semble résulter d'une méditation qui m'évoque l'intensité des cérémonies du thé.

Dans l'une des scènes de ce film, le cinéaste nous présente le déroulé de ce rituel sur le corps de la vieille mère d'un homme en conflit avec elle, et qui investit ce temps comme un simple devoir, déjà happé par la question de son héritage. Il nous montre combien cette recomposition pas à pas, brouille progressivement son regard initialement assuré, et l'on sent que des souvenirs, une mémoire de leur attachement, émergent et reprennent leurs places. Plus qu'une préparation du corps vers son dernier voyage, c'est l'amour des vivants que l'acte attentionné du Nokanshi éveille. Les sanglots soudains de cet homme qui enveloppent alors le silence de ce rituel nous mettent en contact avec la recomposition en lui de la valeur de cette perte et la fonction sentiment est rétablie.

Sabina Traversa y voit combien le pardon, la rage mais aussi la douleur de perdre, peuvent, dans cette ambivalence, se vivre alors. Tout le long de son article, elle accompagne la trame de ce film en rendant finement compte de la poétique et de la vitalité qui le traversent, notamment

au travers de la musique et des mouvements psychiques des personnages attachants chez qui conflits et dénouements s'articulent autour de cette cérémonie. Elle souligne sa façon subtile de nous mettre en contact avec notre propre effroi et nous rappelle combien cette horreur du cadavre, si elle est surmontée par le Nokanshi dans son art, retombe sur lui car, socialement, il suscite une répulsion et il est tenu à l'écart. Elle note surtout que le cinéaste se dégage de toute fascination narcissique perverse et qu'il dénonce l'injuste distance avec la mort que nos sociétés occidentales ont construite. Ici, la mort est simple, cruelle mais inéluctable ; elle n'est plus un scandale. Sabina Traversa rapproche cette ultime purification du corps qui restitue l'intégrité du défunt et s'oppose à sa décomposition, à un soin aussi attentionné qu'à celui d'un nourrisson.

Mais elle va plus loin en abordant, dès son titre, les aspects immanents et transcendants de ce voyage. Elle nous rappelle que pour Jung, l'âme est dégagée de la temporalité et de la spatialité et qu'à ce titre, la continuation de l'âme après la vie, quelle que soit sa forme, peut s'envisager. La mort est vécue comme un passage et le Nokanshi, dans son art du rituel, y célèbre, dans un ultime hommage, toute la sacralité de la vie, jusqu'après la mort.

Christine Dallot